Le discours d'Ilionée au livre 7 de l'*Énéide* (VII, 213-248)

Séverine Clément-Tarantino

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/181>
DOI : 10.4000/rhetorique.181
ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-263-9

Référence électronique

Séverine Clément-Tarantino, « Le discours d'Ilionée au livre 7 de l'*Énéide* (VII, 213-248) », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 2 | 2013, mis en ligne le 18 novembre 2013, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/181> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.181>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Le discours d'Ilionée au livre 7 de l'Énéide (VII, 213-248)

Séverine Clément-Tarantino

- 1 L'objet de cette étude est le discours d'Ilionée devant le roi Latinus au livre 7 de l'Énéide, d'après la lecture rhétorique qu'en fait Tiberius Claudius Donat dans ses *Interprétations Virgiliennes* (*Interpretationes Vergilianae*, en abrégé, I.V.¹). C'est un des discours à propos desquels ce commentateur, dont l'approche du texte de Virgile est essentiellement rhétorique, fait le plus intervenir des questions de *dispositio*. Ce que Tiberius Donat a à dire de ce discours d'Ilionée est, du reste, suffisamment intéressant — comme cela a pu être signalé, mais pas développé — pour que l'on se concentre presque exclusivement sur son analyse². Cette analyse est susceptible de donner une idée de ce que les anciens — les Romains de l'époque des Servius et Donat tout du moins — entendaient par une bonne requête (*petitio*) ou plutôt par une requête bien construite.
- 2 Ce discours d'Ilionée, comme celui qu'il prononce devant Didon à Carthage au livre 1, n'est, de fait, pas présenté spécifiquement comme un discours d'ambassade, mais comme une requête (*petitio*) : cette identification le rapproche, entre autres, du discours de Cybèle à Jupiter rapporté au début du livre 9³, mais aussi de la prière d'Énée à Apollon au livre 3⁴ ou de la supplique de Palinure à Énée au livre 6⁵. Au fil des passages et des remarques que le commentateur leur consacre, l'organisation des éléments constitutifs d'une *petitio* se précise et s'affermi — en admettant exceptions et nuances. Le discours d'Ilionée au livre 7 ne réunit pas seulement les différents points abordés par ailleurs à propos de ce type particulier de discours : il soulève aussi une question de *dispositio* qui engage toute l'Énéide — ou plutôt la *narratio* du discours à la fois d'éloge et de défense d'Énée que toute l'Énéide constitue aux yeux de Tiberius Donat⁶.

Comment demander ce qui a déjà été offert ?

- 3 À Ilionée, compagnon assez proche d'Énée pour le remplacer, quand il le faut, auprès de ses hommes (après la tempête au livre 1) ou auprès de son fils Iule (en l'absence d'Énée au livre 9), Virgile prête plusieurs discours dans l'Énéide⁷. Ce n'est pas sans raison, fait

remarquer Servius (*ad Aen.* 1, 521⁸), car Ilionée semble avoir un don pour l'éloquence comme son ancêtre homérique : Ilionée, dont le père Phorbas était toujours avantagé au combat par Mercure. Ilionée est « le plus grand » (« *maximus* », *Aen.* 1, 521) des compagnons d'Énée, et si Virgile ne précise pas en quoi, c'est parce que, note encore Servius, cela vaut pour toutes sortes de qualités, dont la capacité oratoire⁹.

- 4 Même s'il n'y insiste pas, Tiberius Donat partage sans doute cet avis : de façon assez remarquable — si l'on pense à l'indétermination qui règne habituellement dans les commentaires antiques et, en l'occurrence, dans les *I.V.* —, c'est, en fait, le poète qu'il salue spécialement pour sa « *magna dicendi ars* » au début du premier discours d'Ilionée (*I.V.* I, p. 103, l. 29-30) : « grand est l'art de la parole avec lequel le poète s'est emparé de ce passage¹⁰... » Les talents d'Ilionée comme ambassadeur sont cependant l'objet d'une mention explicite à l'issue de son discours du livre 7¹¹. Et d'autres appréciations élogieuses (de ce qu'« il » — Ilionée ? Virgile même ? — a dit) se trouvent ponctuellement dans le commentaire des deux passages¹². Ce sont toutefois des qualités différentes qui, pour Tiberius Donat, les rendent l'un et l'autre remarquables : le contenu, la nature même du discours sont plutôt en jeu dans le premier cas (Ilionée à Carthage) ; la mise en forme et, en particulier, la mise en ordre des éléments sont davantage concernés dans le second (Ilionée chez les Latins). Face à Didon, pour différentes raisons, l'ambassadeur troyen peut se permettre de faire entrer dans le développement de sa requête des éléments de blâme, voire d'accusation. La raison directe de cette démarche est l'agression dont les Troyens ont apparemment été victimes de la part des Puniques (voir le premier élément de la requête d'Ilionée, telle qu'elle est formulée aux vers 525-526 : « *prohibe infandos a nauibus ignis* », « écarte de nos navires des feux criminels »). Mais s'il y a eu une telle atteinte, c'est sans doute parce qu'aux yeux de ces mêmes Puniques, les naufragés avaient entrepris d'envahir et de piller leur territoire (Ilionée l'explique en proclamant l'innocence des Troyens aux vers 527-529 : « *non nos aut ferro Libycos populare penates uenimus...* », « non, nous ne sommes pas venus saccager par le fer les pénates libyens¹³ »). Tiberius Donat présuppose alors une accusation dirigée contre les Troyens, de sorte que le discours d'Ilionée forme, au moins en partie, un retournement de cette accusation contre les Carthaginois¹⁴ et même contre leur reine¹⁵. Dans le cas de la rencontre avec Latinus, la situation est presque inverse : Ilionée parle après le roi latin, et celui-ci devance si bien la requête du « Dardanide » (« *Dardanidae* », *Aen.* 7, 195) qu'il semble le priver des arguments sur lesquels appuyer cette demande (la parenté des deux peuples en particulier). À force de bienveillance — et aussi, pourrait-on dire, de connaissance¹⁶ — Latinus rend, en somme, plus difficile la réponse de l'orateur troyen. Ilionée court le risque de dire des choses que Latinus sait déjà. Mais surtout, il s'agit pour lui formuler une requête qui a déjà été largement satisfaite.

Qu'une réponse peut être « désordonnée » pourvu qu'elle soit complète

- 5 Latinus a donc offert aux Troyens ce qu'ils s'apprêtaient à lui demander. Mais Ilionée ne se devait pas moins de répondre, et à tout. Tels sont en substance les premiers mots que Tiberius Donat consacre au passage (*I.V.* II, p. 32, l. 29-p. 33, l. 1¹⁷). La présence du discours de Latinus et sa particularité, liée à la générosité d'un roi qui attendait la venue d'étrangers, ne sont pas vues d'abord comment devant nécessairement altérer

l'organisation de cette *petitio*. Pourtant, aussitôt après, un constat s'impose : l'entrée en matière d'Ilionée est allégée ; il n'y est pas besoin de la « *sollemnitas principiorum* », de la « solennité » qui caractérise habituellement les débuts¹⁸. Cette entrée en matière est aussi abrégée ; Ilionée la réduit au minimum, en la faisant tenir en très peu de mots qui, pour Tiberius Donat, ne sont pas moins, chacun, très riches de sens¹⁹. L'adresse à Latinus forme bel et bien un éloge, fondé sur sa condition (*rex*), la précision que cette condition est de naissance (« *genus egregium* »), avec un ascendant aussi prestigieux que Faunus. La bienveillance de Latinus, qui ne nécessitait pas d'être recherchée, est ainsi maintenue. Mais c'est surtout dans ce qui vient, à savoir la *narratio* où Ilionée va s'appliquer à répondre aux questions posées par Latinus, que l'ordre du discours est directement affecté. Tiberius Donat observe tout de suite que dans cette « narration de ce qui a été demandé » (« *narratio quaesitorum* »), Ilionée ne va pas conserver l'ordre des questions de Latinus. Pourtant, cette modification ne constitue pas un défaut (« *uitium* ») dans la mesure où ce que l'on attend, c'est une réponse complète (I.V. II, p. 33, l. 25-26 : « *hoc quaeritur ut omnibus tunc rogatis occurrat* », « on demande en effet de faire face à tout ce qui a été alors demandé »).

- 6 Observons de plus près ces questions-réponses entre Latinus et Ilionée, en confrontant les deuxièmes parties de leurs discours : « *interrogationum textus* », « tissu d'interrogations » pour Latinus ; « *narratio quaesitorum* », « narration de ce qui a été demandé » pour Ilionée. (Dans le tableau ci-dessous, l'introduction du discours du roi est également prise en compte, parce que, dans ses réponses, Ilionée la reprend et la soumet à variation.)

Discours de Latinus	Discours d'Ilionée
v. 195-196 <i>Dicite, Dardanidae (neque enim nescimus et urbem / et genus, auditique aduertitis aequore cursum)</i> Dites, Dardanides (nous ne sommes pas, en effet, sans connaître et votre ville / et votre race, et l'on a entendu parler de vous, quand vous dirigiez votre course sur les mers	v. 217-218 <i>pulsi regnis, quae maxima quondam / extremo ueniens Sol aspiciebat Olympo</i> chassés de royaumes si grands, / que le Soleil regardait autrefois quand il venait de l'extrémité de l'Olympe v. 219-220 <i>Ab Ioue principium generis, Ioue Dardana pubes / gaudet auo ; rex ipse Iouis de gente suprema</i> C'est de Jupiter que vient l'origine de notre race, c'est Jupiter que la jeunesse dardanienne / se réjouit d'avoir pour aïeul ; notre roi lui-même, de la famille souveraine de Jupiter
v. 197 <i>Quid petitis ?</i> Que demandez-vous ?	v. 221 <i>Troius Aeneas tua nos ad limina misit</i> le Troyen Énée, nous a envoyés vers ton seuil ²⁰

v. 197-198 <i>Quae causa rates aut cuius egentis / litus ad Ausonium tot per uada caerulea uexit ?</i> Quelle raison ou quel besoin / a conduit vos vaisseaux à travers tant de sombres flots vers le rivage ausonien ?	v. 216-217 <i>Consilio hanc omnes animisque uolentibus urbem / adferimur</i> C'est par dessein et volontairement que tous nous nous portons vers cette ville
v. 199-200 <i>Siue errore uiae seu tempestatibus acti, / qualia multa mari nautae patiuntur in alto</i>²¹ Que vous ayez été poussés par une erreur de trajectoire ou par des tempêtes / ces difficultés que les marins au large subissent en grand nombre	v. 213-215 <i>Nec fluctibus actos / atra subegit hiems uestris succedere terris / nec sidus regione uiae litusue fefellit.</i> Ce n'est pas le noir orage / qui nous a poussés sur les flots, nous contraignant à approcher de vos terres, / et les astres ou la côte ne nous ont pas non plus trompés dans notre orientation.

- 7 L'on voit ainsi qu'Ilionée achève presque cette deuxième partie de son discours sur ce par quoi Latinus avait commencé. C'est en dernier (v. 221) qu'il entreprend de répondre à la première question effective de Latinus (« *quid petitis ?* » au vers 197). Pour commencer sa *narratio*, il s'est empressé de dire tout de suite l'essentiel, à savoir que ce n'est pas par hasard, mais par dessein (« *consilio* », v. 216²²), et dans une volonté unanime, que les Troyens ont gagné les terres du Latium (cf. I. V. II, p. 33, l. 28-p. 34, l. 3). Ensuite, même si Latinus ne s'était pas enquis de leur identité, et alors qu'il avait affirmé et montré qu'il en savait beaucoup à ce sujet, Ilionée juge utile de revenir et sur l'*urbs* (Troie) et sur le *genus* (le peuple de Dardanus), pour apporter des précisions qui font honneur aux Troyens. Or si, non content de faire l'éloge des murailles (« *laus moenium* ») dont Troie avant sa chute pouvait se prévaloir, Ilionée poursuit en célébrant les hommes (« *hominum praedicatio* »), ce n'est pas par vantardise, précise Tiberius Donat, mais à des fins de recommandation : Ilionée veut montrer que leurs ascendances respectives rapprochent bien Latins et Troyens²³, et ainsi que le roi ne se trouve pas sollicité par des hommes qui lui sont étrangers (I.V. II, p. 34, l. 10-14). Quand il parle de Jupiter, Ilionée montre aussi comment il est possible de redire sans répéter : « il en dit plus que Latinus », note Tiberius Donat en se référant alors aux vers où le vieux roi a exposé les origines italiennes de Dardanus, l'ancêtre des Troyens selon lui²⁴ (v. 205-211 ; mais cet exposé est comme en germe dans l'adresse aux Troyens en tant que « *Dardanidae* » au vers 195). C'est à ce moment (v. 219-220) que le Troyen se répète vraiment, en reprenant trois fois la même idée (les « *Dardanides* » descendent de Jupiter) et en nommant trois fois le père des dieux : cela s'explique parce qu'un tel fait est très louable (d'où la première reprise), et que sa vérité mérite d'être confortée (d'où les deux reprises, voir I.V. II, p. 34, l. 17-26). La troisième mention de Jupiter permet à Ilionée d'en venir au cœur de sa mission : alors il nomme son roi, Énée, et entreprend sa requête. « *Troius Aeneas tua nos ad limina misit* » : « le Troyen Énée nous a envoyés vers ton seuil ». Mais la requête ou *petitio* ne vient pas.
- 8 Dans sa « *narratio quaesitorum* », Ilionée a ainsi répondu à tout ce qui lui avait été demandé, fût-ce dans le désordre, mais il va finir pourtant par priver, pour un temps, son interlocuteur (et les auditeurs/lecteurs) du principal : l'objet de la requête pour laquelle il a été envoyé en ambassade. Et il n'y a pas que cette question, première et centrale, de Latinus qu'Ilionée ignore provisoirement : même si l'ancêtre Dardanus

n'est pas nié ou refusé par le Troyen (il parle des Troyens comme « le peuple dardanien », « *Dardana pubes* », au vers 219), l'insistance que celui-ci met à présenter l'ancêtre ultime de sa race, Jupiter, rend, pour un temps, le rôle de Dardanus négligeable²⁵ et ce, au moment même où le lecteur comprend toute l'importance de ce personnage — Italien d'origine. Ilionée n'est pas touché, comme peut l'être le lecteur moderne, par les souvenirs que le vieux roi ressuscite avec peine (« *Atque equidem memini...* », « et oui, je me souviens... » v. 205). Mais ce que Latinus a dit avant cela (« *ne fugite hospitium* », « ne fuyez pas notre hospitalité », v. 202), ne retient en fait pas davantage l'attention de l'ambassadeur. La bienveillance extrême du roi n'affaiblit nullement la démarche du Troyen : Ilionée est venu, pour son roi Énée, présenter une requête au roi des Latins, et il va s'acquitter, comme il se doit, de sa mission et de son discours. Ainsi, la présence du discours de Latinus n'affecterait pas l'organisation de la *petitio* telle que Virgile la pratique habituellement dans son poème.

Enfin, une *petitio* comme les autres ?

- 9 Tous les discours de l'Énéide que Tiberius Donat identifie comme relevant de la *petitio* admettent, il est vrai, entre eux, des différences : en termes de situation du demandeur, les mots que Palinure adresse à Énée aux vers 363-371 du livre 6 ou, pire, la prière de Magon demandant au héros de l'épargner aux vers 524-529 du livre 10, n'ont rien de comparable avec la requête que Cybèle adressa un jour à Jupiter à propos de la flotte d'Énée, et qui est rappelée au début du livre 9 (v. 83-92). Des constantes s'observent pourtant : certaines sont dues à l'*ars* (*dicendi*), à l'art de parler et à la parfaite connaissance que le poète en a. C'est ce qui est dit pour le fait de montrer à la personne sollicitée que le bienfait qu'elle va accorder est facile, et même qu'il lui sera, à elle aussi, favorable. À propos d'Énée sollicitant une prophétie d'Hélénus au livre 3, Tiberius Donat commente ainsi (I.V. I, p. 316, l. 23-30) :

Il n'a pas non plus négligé les préceptes de la rhétorique : de fait, celui qui demandait des choses indispensables devait démontrer que lui [Hélénus] pouvait révéler ce qu'on lui demandait, et, de même, que ce qu'il allait dispenser n'était pas difficile, que ce n'était pas non plus dommageable, ni honteux s'il disait ce que les puissances divines avaient bien voulu qu'il annonce de sa bouche, sans que cela nuise à sa réserve même, au contraire, qu'il y avait là une attitude honorable et conforme à la religion : un citoyen instruisant son concitoyen en des circonstances critiques et dangereuses²⁶.

- 10 La mise en évidence du caractère facile du *beneficium* ou « bienfait » est présente dans les deux discours d'Ilionée. « *Ingerit iam summam petitionis non onerosam praestanti* », « il introduit maintenant l'essentiel de la requête, qui n'a rien de pesant pour le bienfaiteur », écrit le commentateur pour introduire la dernière partie du discours d'Ilionée devant Didon (I.V. I, p. 110, l. 13-15, avant citation des vers 551-558) ; et la « *summa petitionis* » ou « essentiel de la demande » vient tout de suite : « *quassatam uentis liceat subducere classem* », « qu'il nous soit permis de tirer sur le rivage une flotte malmenée par les vents », v. 551²⁷. La modestie de la demande qu'Ilionée fait à Latinus est, elle aussi, soulignée, au début (« *ecce et modicum quid petit* », « le voici qui formule une requête bien raisonnable » I.V. II, p. 36, l. 16²⁸) et à la fin du commentaire que Tiberius Donat fait de « *diis sedem exiguum patriis* », « pour les dieux de notre patrie, nous [demandons] une demeure modeste » (Aen. 7, 229). Ce commentaire est cependant centré sur la remarquable piété religieuse qui caractérise cette *petitio*, Ilionée ayant

demandé un séjour pour les dieux, plutôt que pour les hommes²⁹. Après avoir expliqué qu'une demande implique l'autre, le commentateur tire cette conclusion (I.V. II, p. 36, l. 26-29) :

De ce fait, cela revient à dire que par la mention qui a été faite des dieux, c'est aussi un séjour pour les hommes qui paraît avoir été discrètement demandé. Ce qui concernait les hommes, toutefois, n'était pas pesant et aucunement difficile³⁰.

- 11 La facilité du *beneficium* est souvent étroitement liée à son utilité, sinon à son intérêt pour le donateur : dans le discours d'Ilionée au livre 7, il est tout de suite question des retombées positives qu'aura(it) pour les Latins l'*amicitia* nouée avec les Troyens. Il ne s'agit apparemment pas ici (v. 231-233, « *Non erimus regno indecores...* », « nous ne serons pas sans glorifier votre royaume... »), à proprement parler, de récompenses pour le *beneficium*, mais du juste retour des choses auquel, souvent, les requêtes une fois satisfaites peuvent donner lieu : c'est notamment le cas de Tarchon, qui après être venu en aide aux Troyens, pourrait être aidé par eux dans sa lutte contre Mézence³¹. Chez Tiberius Donat, le caractère essentiel de cette valorisation positive de l'objet de la requête n'a pas véritablement de conséquences sur l'organisation de la *petitio*³². On lit bien, dans les *Interprétations Virgiliennes*, à propos de la demande de secours que Vénulus va apporter à Diomède au début du livre 8 (I.V. II, p. 114, l. 3-7) :

Pour finir, ils envoyèrent même chez Diomède Vénulus, pour qu'il sollicite son aide, et, — puisque l'art de faire une requête consiste principalement (« *quoniam petendi ars illa prima est ut* ») à montrer que ce que l'on a à demander sera aussi utile à celui qui aura donné —, pour qu'il lui apporte des messages susceptibles à la fois d'émouvoir l'homme et d'obtenir gain de cause³³.

- 12 *Prima* semble alors exprimer une importance plus dans la conception que dans l'ordre du discours. Mais les questions de facilité et d'utilité du *beneficium* peuvent entrer dans une catégorie plus large, qui est celle de la « *causa* » ou des « *causae petendi* », des raisons que l'on peut avoir de présenter une requête. Or ces raisons déterminent la nature, possible, mais aussi, idéalement, juste et profitable, de la *petitio*. Après avoir constaté, à plusieurs reprises, que Virgile faisait précéder la formulation de la « *summa petitionis* » d'un exposé des « *causae petendi* » (du « *cur petat* » et / ou du « *pro qua petat...* »), des « raisons de faire la requête », Tiberius Donat tire une règle ou, tout du moins, déduit un usage virgilien (I.V. II, p. 225, l. 13-15) :

Dans cette partie, le poète n'a pas non plus abandonné l'usage qui est le sien : en effet, il commence par dire pourquoi il fait cette requête, pour qui il la fait, et ensuite il en vient à ce qu'il lui faut demander par nécessité³⁴.

Il s'agit alors du jeune Euryale, qui s'apprête à demander formellement au jeune Iule de veiller sur sa mère quand il sera parti pour son expédition de nuit (*Aen.* 9, 283-292).

- 13 Le cas d'Euryale n'est pas difficile, à l'inverse de celui qui le précède dans le récit : celui de Cybèle, lorsqu'elle entreprend d'obtenir de Jupiter l'immortalité pour « ses » vaisseaux (*Aen.* 9, 83-92). La difficulté de sa cause conduit alors la déesse à ne pas négliger les fonctions attendues de l'exorde (si elle peut se permettre de lui parler sur un mode qui associe l'ordre à la prière, elle doit bel et bien rendre son fils attentif et bienveillant³⁵). Puis, parce que la demande qu'elle va formuler est délicate, Cybèle ne présente pas tout de suite — comme elle aurait dû le faire, dit Tiberius Donat — « l'essentiel de la requête », « *summa petitionis* ». De cette disposition particulière (due au fait que, à l'inverse des cas vus jusqu'ici, le bienfait demandé n'est pas si simple à accorder), le commentateur tend pourtant à faire un modèle généralisable (I.V. II, p. 198, l. 7-14) :

Elle [Cybèle] aurait dû, sans aucun doute, rattacher à cette entrée en matière l'essentiel de sa demande, mais elle ne l'a pas fait ; il fallait en effet qu'elle — elle qui allait présenter une requête ardue — insère d'abord les raisons de sa requête, celles qui la rendaient juste, pour qu'elle puisse plus facilement la mériter. Or c'est ce qu'il faut observer toutes les fois qu'un tel lieu se présente dans les questions que l'on traite. Car si l'on commence par dire l'objet de la requête, on perturbe l'auditeur par l'iniquité éventuelle de la requête, de sorte qu'il n'entend plus ensuite, si on lui présente les raisons de cette demande même. C'est pour cela qu'elle commence en disant pourquoi elle fait cette requête et qu'elle en réserve la spécification pour la fin³⁶.

De fait, c'est ce modèle — présenté alors comme virgilien (« le poète n'a pas abandonné l'usage qui est le sien », « *nec... morem suum poeta deseruit* ») — que l'on retrouve dans le cas suivant, un cas qui, comme on l'a vu, n'a rien, quant à lui, de difficile (Euryale à Iule).

- 14 Le discours d'Ilionée illustre lui-même ce principe de *dispositio*, alors qu'il bénéficie également de circonstances tout à fait favorables, et surtout d'un interlocuteur aussi bienveillant et généreux que Latinus. Toutefois, l'organisation particulière qui le caractérise ici — le fait que la « *summa petitionis* » soit retardée, transformée en une partie ultérieure de ce type de discours — n'est pas expliquée exactement de la même manière (I.V. II, p. 35, l. 8-13) :

LE TROYEN ÉNÉE NOUS A ENVOYÉS VERS TON SEUIL : il aurait fallu faire suivre ici la raison pour laquelle ils avaient été manifestement envoyés, mais il a d'abord enchaîné avec la raison de la raison, de manière à susciter la pitié et à obtenir ainsi plus facilement ce qu'il voulait. En conséquence, il a remis la requête à plus tard et a raccroché [ici les vers] QUELLE TERRIBLE TEMPÊTE, RÉPANDUE PAR LA CRUELLE MYCÈNES, A TRAVERSÉ LES PLAINES DE L'IDA³⁷...

- 15 Un autre principe de disposition semble en fait intervenir ici. Il ne s'agit peut-être pas seulement de la place que la *miseratio* ou « appel à la pitié », trouve habituellement au sein de *petitiones* aux objets et aux enjeux différents³⁸ : il peut s'agir aussi de la place prévue pour la *miseratio* dans ce qui constitue véritablement un discours d'ambassade. Le meilleur témoin à ce sujet est le chapitre de Ménandre le rhéteur dédié au discours d'ambassade, le « *presbeutikos logos* » (II, XIII, 423.6-424.2, p. 181 Russell-Wilson) : quand on parle en tant qu'ambassadeur d'une cité traversant une période de troubles, l'on doit commencer par faire l'éloge de l'empereur auquel on s'adresse, en insistant en particulier sur sa grande bienveillance, en louant ses exploits en temps de guerre, comme ses réalisations en temps de paix (423.6-423.14). Puis vient la présentation de la cité au nom de laquelle on parle, avec le développement de deux lieux : 1. l'amplification à partir du contraire, *i.e.* l'évocation de la grandeur passée de la cité concernée – Ilion, dans l'exemple alors donné par le rhéteur (423.14-423.19) ; 2. la description qui met sous les yeux le sort présent, malheureux, de la même cité, en incluant ce qui forme des objets fréquents de préoccupation pour les empereurs : édifices publics, aqueducs... (423.19-423.25). Ces deux lieux forment un appel à la pitié que l'orateur pourra développer encore en suscitant la pensée de tous ceux qu'il représente (423.25-424.1), avant de présenter formellement sa demande — ou, dans les termes spécifiques de Ménandre, de demander à l'empereur de daigner recevoir le décret (424.1-2).
- 16 Le premier lieu pour susciter la pitié mentionné dans ce texte³⁹, qui est aussi le premier des cinq que mentionne Cicéron dans le *De l'invention* (1, 55, 107), est représenté dans le discours d'Ilionée à Latinus par ces vers où dans sa réponse l'ambassadeur met en

valeur la grandeur passée de l'empire troyen (v. 217-218 : « nous nous portons, après avoir été chassés d'un royaume qui, autrefois le plus grand... »), en y rattachant en outre la grandeur « tout court » d'Énée et de sa race, issus de Jupiter (v. 219-221 : « c'est de Jupiter que vient l'origine de notre race... »). Vient alors ce que Tiberius Donat identifie comme « *miseratio* » et qui peut correspondre au second lieu mentionné par Ménandre (la description qui met sous les yeux le sort présent, malheureux, de la cité...) :

*Quanta per Idaeos saevis effusa Mycenis
tempestas ierit campos, quibus actus uterque
Europae atque Asiae fatis concurrerit orbis,
audiit et si quem tellus extrema refuso
summuet Oceano et si quem extenta plagarum
quattuor in medio dirimit plaga solis iniqui.* (Aen. 7, 222-227)

Quelle terrible tempête répandue par la cruelle Mycènes a traversé les plaines de l'Ida, quels destins ont poussé les deux mondes, l'Europe et l'Asie, à s'affronter, chacun en a entendu parler, même celui que la dernière des terres tient à l'écart par le reflux de l'Océan, même celui que met à part la zone qui s'étend au milieu des quatre autres, sous un soleil implacable.

Ilionée fait appel, sinon proprement à la « vue » de son interlocuteur (et des auditeurs/lecteurs⁴⁰), du moins à la parfaite connaissance que celui-ci doit (et que ceux-ci doivent) avoir de la catastrophe évoquée : l'image de l'ouragan dévastateur (« *quanta... tempestas* », « quelle terrible tempête... », v. 222-223) qu'a formé la guerre de Troie est bel et bien présente à l'esprit de tous⁴¹. Cette image en prépare une seconde, décidément hyperbolique — « *diluuiio ex illo* », « au sortir de ce cataclysme », v. 228 — et, surtout, particulièrement efficace dans cette partie du discours où il n'est pas question que l'orateur s'attarde, souligne Tiberius Donat⁴². Ilionée ne doit pas perdre de vue le but de son ambassade. Et il n'a pas encore dit « l'essentiel de sa requête ».

- 17 On sait que la (*com*)*miseratio* était en particulier attendue dans la péroration, en fin de plaidoyer ; mais on sait aussi qu'elle pouvait intervenir à d'autres moments dans un discours⁴³. Le discours d'ambassade, tel que le décrit Ménandre le rhéteur, fait intervenir bien avant la fin cet appel à la pitié. Dans le discours d'Ilionée à Didon au livre 1, il y a bel et bien appel à la pitié dans « l'épilogue » (« *epilogis* », I.V. I, p. 110, l. 26), par le moyen notamment d'une apostrophe de l'orateur à son roi absent (Aen. 1, 555-556 : « Mais si le salut nous est enlevé, si, ô toi père si bon des Troyens, la mer de Libye te retient⁴⁴... »). Dans le discours d'Ilionée à Latinus, la *miseratio* intervient avant, d'une façon qui évoque le *presbeutikos logos* ; en outre, le discours du livre 7 semble dépourvu de péroration ; c'est le traitement de la récompense ou « *remuneratio*⁴⁵ » qui lui sert de conclusion. Dans le cas du livre 1, cet élément de *dispositio* tient peut-être à la nature profonde d'un discours qui relève au moins autant, sinon plus, du genre judiciaire que du genre démonstratif : avant de demander quoi que ce soit à Didon, Ilionée se donne pour première tâche de défendre les Troyens contre les accusations dont ils ont été l'objet (et qui leur ont valu des violences) ; cela conduit son discours sur la voie du blâme, et même, en fait, de la contre-accusation⁴⁶. Au livre 7, le contexte est nettement moins critique : Ilionée ne semble pas excéder les limites du genre démonstratif, et le fait que sa requête soit facilitée par plusieurs éléments assure, au bout du compte, à son discours d'être un discours d'ambassade, assez semblable à celui que décrit Ménandre le rhéteur. Mais il nous faut encore tenir compte de ce que Tiberius Donat écrit au moment où Virgile/Ilionée aborde la dernière partie de son discours.

Où l'on revient (presque) au problème de départ

- 18 Reprenons d'abord la façon dont, selon l'analyse qu'en fait Tiberius Donat, le discours d'Ilionée à Latinus s'organise, dans son ensemble⁴⁷ :

Donat, <i>Interpretationes Vergilianae</i>	Virgile, <i>Énéide</i> , VII, 213-248
A. Principium Entrée en matière	v. 213 <i>Rex, genus egregium Fauni</i> Roi, race illustre de Faunus
B. Narratio quaesitorum Narration de ce qui a été demandé	v. 213-221 <i>Nec fluctibus actos / atra subegit hiems... / Troius Aeneas, tua nos ad limina misit.</i> Ce n'est pas le noir orage qui nous a poussés sur les flots... / le Troyen Énée nous a envoyés vers ton seuil.
C. Miseratio Appel à la pitié	v. 222-228 <i>Quanta per Idaeos saevis effusa Mycenis / tempestas ierit campos... / Diluvio ex illo tot uasta per aequora uecti</i> Quelle terrible tempête répandue par la cruelle Mycènes / a traversé les plaines de l'Ida... / Au sortir de ce cataclysme portés sur tant de vastes plaines de la mer
D. Petitio Requête	v. 229-230 <i>dis sedem exiguum patriis litusque rogamus / innocuom et cunctis undamque auramque patentem.</i> Nous demandons pour les dieux de notre patrie un modeste séjour, un rivage / paisible, l'air et l'eau, qui sont à la disposition de tous.

E. <i>Post multa quae suadenter locutus est [1], adhibet iusiurandum cum laude regis sui [2].</i> Après avoir dit beaucoup de choses de manière persuasive [1], il emploie un serment qu'il accompagne d'un éloge de son roi [2]. [I.V. II, p. 37, l. 16-17]	[1] v. 231-233 <i>non erimus regno indecores + nec uestra feretur fama leuis + tantiae abolescet gratia facti + nec Troiam Ausonios gremio excepisse pigebit</i> Nous ne serons pas sans gloire pour votre royaume + votre renommée ne sera pas sans consistance + notre reconnaissance pour un si grand bienfait ne s'effacera pas + et les Ausoniens ne regretteront pas d'avoir accueilli Troie en leur sein. [2] v. 234-235 : <i>fata per Aeneae iuro dextramque potentem, / siue fide seu quis bello est expertus et armis</i> Par les destins d'Énée, j'en fais le serment, et par sa droite puissante, / qu'il l'ait éprouvée par sa bonne foi ou par la guerre et les armes.
F. <i>Ecce addit aliud, quo ostendat concedendi necessitatem et meritum petentium cumulet.</i> Voici qu'il ajoute un autre élément, pour montrer la nécessité qu'il y a pour lui d'accorder [ce qu'on lui demande] et pour accroître le mérite des demandeurs. [I.V. II, p. 37, l. 21-22]	v. 236-238 <i>multi nos populi, multae (ne temne, quod ultro / praeferimus manibus uittas ac uerba precantia) / et petiere sibi et uoluere adiungere gentes</i> De nombreux peuples, de nombreuses nations (ne nous méprise pas parce que / nous nous présentons de nous-mêmes des bandelettes aux mains et prières sur les lèvres) / nous ont sollicités et ont voulu nous joindre à eux.
G. <i>Haec dicendo nonnullum metum ingerit audienti, ne auderet negare quod promiserant numina.</i> En disant cela, il impose quelque crainte à son auditeur, pour que celui-ci ne se risque pas à refuser ce que les puissances divines avaient promis. [I.V. II, p. 38, l. 12-14]	v. 239-240 <i>Sed nos fata deum uestras exquirere terras / imperiis egere suis</i> Mais les arrêts divins nous ont poussés, / ils l'ordonnaient, vers vos terres.
H. <i>Multis generibus adstruxit petitionem suam :</i> <i>rogauit, terruit, denuntiauit inhumanum fore, si sperneret suos, sacrilegium quoque incursum si deorum iudicium refragatione uiolaret.</i> Il a renforcé sa requête de multiples manières : il a demandé, inspiré la crainte, déclaré que ce ne serait pas d'un homme s'il méprisait des gens de sa famille, qu'il se rendrait même coupable de sacrilège s'il transgressait le jugement divin en s'y opposant. [I.V. II, p. 38, l. 21-24]	v. 240-242 <i>Hinc Dardanus ortus, huc repetit + iussisque ingentibus urget Apollo Tyrrhenum ad Thybrim et fontis uada sacra Numici.</i> C'est ici que Dardanus est né, c'est ici qu'il revient⁴⁸ + par ses ordres imposants, Apollon nous presse en direction du Tibre tyrrhénien et les marais sacrés de la source du Numicus.

I. [« <i>Munera</i> » ou « cadeaux », autrement dit <i>remuneratio</i> ; suite et fin de la <i>narratio</i>. Voir <i>infra</i>.]	v. 243-248 <i>Dat tibi praeterea fortunae parua prioris munera... Iliadumque labor uestes.</i> En outre il te donne les modestes présents de son ancienne fortune... et le manteau, travail des femmes d'Ilion.

- 19 Au-delà de la *petitio* (qui est à D.), on a l'impression d'une structuration moins nette. Dans l'énumération que Tiberius Donat propose en dernière analyse, et que nous reproduisons à H., il semble ne considérer que les vers qui précèdent immédiatement (à G.) : « il a demandé, inspiré la crainte, déclaré que ce ne serait pas d'un homme s'il méprisait des gens de sa famille » (I.V. p. 38, l. 22-24). Mais avec le début même de sa phrase, « *multis generibus adstruxit petitionem suam* » (« il a renforcé sa requête de multiples manières », *ibid.*, l. 21-22), il paraît bel et bien considérer toute la séquence située entre D. et I. : entre la *petitio* en tant que telle (« nous demandons pour les dieux de notre patrie un modeste séjour, un rivage paisible », v. 229-230) et la *remuneratio* conclusive (pour reprendre la catégorie mentionnée par Servius⁴⁹). De E. à H., tous ces vers pour ainsi dire intermédiaires (v. 231-240) concourent à un renforcement de la requête. Mais un problème certain se pose néanmoins tout à la fin.
- 20 Ce problème tient à l'emploi par Virgile de « *praeterea* », « en outre », au vers 243 (à I.). Tiberius Donat se propose de prévenir ici une critique, parce que l'emploi de cet adverbe pourrait sembler inopportun : l'ajout qu'il signale ne vaut pas par rapport à l'énoncé ou aux énoncés se trouvant juste avant. Ilionée vient en effet de rappeler que ce sont les « *fata deum* », les arrêts des dieux, qui ont poussé les Troyens à chercher les terres du Latium, et il donne l'exemple spécifique d'Apollon et de ses ordres pressants (« par ses ordres imposants, Apollon nous presse en direction du Tibre tyrrhénien et les marais sacrés de la source du Numicus », v. 241-242, fin de H.). La solution apportée par Tiberius Donat au problème potentiellement attaché à l'emploi de « *praeterea* » est assez simple et radicale. Pour redonner à l'adverbe sa fonction et sa pertinence, il suffit de retrancher C.-H., c'est-à-dire tout ce qui est venu s'intercaler entre le début de la phrase qui, au vers 221 (fin de B.), avait Énée pour sujet (« *Troius Aeneas, tua nos ad limina misit* », « le Troyen Énée nous a envoyés vers ton seuil ») et la suite logique de celle-ci : « *dat tibi praeterea fortunae parua prioris / munera...* » (« en outre, il te donne les humbles présents de son ancienne fortune », v. 243-244). Je cite :
- Praeterea* (« en outre ») semblera employé de manière inopportune, vu que rien n'avait été donné antérieurement, si l'on ne dévoile pas le sens, rendu confus par l'intercalation de nombreux éléments. Pour le faire apparaître, reprenons les éléments de narration *supra*, en retranchant ce qui a divisé cette narration : « le Troyen Énée nous a envoyés vers ton seuil ; en outre, il te donne les humbles présents d'une ancienne fortune, vestiges recueillis de Troie en flammes. » Voici la formulation dans son intégrité : il nous a envoyés pour que nous te sollicitons, en outre il te donne des présents⁵⁰.
- 21 Tiberius Donat revient ainsi vers l'endroit où la structure du discours d'Ilionée avait paru se complexifier : au lieu de formuler tout de suite la *petitio* (ici à D.), l'ambassadeur avait préféré insérer (à C.) une *miseratio* que les circonstances ne rendaient pas indispensable, mais que le genre de discours illustré appelait peut-être malgré tout. Par la résolution qu'il apporte à un problème précis, celui de l'emploi de l'adverbe *praeterea*

au début d'une phrase où on ne l'attendrait pas, le commentateur conduit à faire douter de nouveau de la pertinence de la *miseratio* dans ce discours ; et il ne s'agit pas que de la *miseratio*, puisque pas moins de vingt vers sont concernés par la soustraction qu'il suggère, autant de vers (v. 222-242, C.-H.) dont la fonction consiste au fond à appuyer, à « munir », à renforcer la *petitio*. La formulation que Tiberius Donat adopte ici donne en fait à penser que le discours d'Ilionée combine, ou plutôt juxtapose, deux logiques, deux constructions, et, en fait, deux genres de discours :

- un premier (A.-B. et I.), fait en réponse à des questions posées, et qui consiste essentiellement en une « *narratio (quaesitorum)* » ;
- un second (C.-H.), qui consiste lui-même à demander quelque chose, qui constitue véritablement une *petitio*.

L'imbrication de ces deux « modèles » aurait été parfaitement réussie par Virgile, n'était l'accroc formé par le malheureux « en outre » du vers 243.

- 22 Dans la solution présentée par Tiberius Donat, et dans l'analyse qu'elle présuppose, il n'y a pas cependant de critique du poète. Il y a plutôt la résurgence d'une sorte d'idéal que ce commentateur se plaît assez souvent à imaginer et à faire imaginer, même si une autre conviction profonde l'empêche d'y reconnaître le type de la narration parfaite : cet idéal a à voir, comme ici, avec l'« intégrité » ou avec la continuité d'un récit-discours qui pourrait ne pas être entrecoupé de « nombreux éléments » qui le « divisent » (pour reprendre certains des termes employés par le commentateur dans le cas de la fin du discours d'Ilionée), à ceci près que, s'il était parfaitement continu, s'il n'était pas « déformé » par des insertions de divers ordres, il serait inmanquablement source et synonyme de lassitude, voire de dégoût — « *taedium*⁵¹ ».
- 23 L'importance capitale que Tiberius Donat accorde à la continuité de la *narratio* virgilienne se mesure à la soustraction, de bien plus grande envergure, qu'il propose d'effectuer face au problème qu'est susceptible de poser, au début du livre 7, l'emploi de l'adverbe « *quoque* » (« aussi ») dans l'apostrophe à Caiète⁵² : « on pourrait penser que Virgile a constitué de façon impropre ce commencement de livre, vu qu'il ne semble avoir nommé personne avant ce vers » (I.V. II, p. 3, l. 18-20⁵³). L'objection rappelle celle que le commentateur prévoit pour « *praeterea* » dans le discours d'Ilionée, plus loin dans le même livre, sauf qu'il semble ici avoir en tête des critiques réelles : « voilà ce que pensent ceux qui ne sont pas capables de retrancher ce qui a été interposé » (*ibid.*, p. 3, l. 20-p. 4, l. 1⁵⁴). Or « ce qui a été interposé » (« *interiectum* ») n'est rien moins que tout le récit de la catabase d'Énée, sa descente aux enfers guidé par la Sibylle (6, 236-898), soit toute la fin du livre 6. Pour que « *quoque* » en *Aen.* 7, 1 trouve son sens, il faut, en effet, que l'hommage funèbre du héros à sa nourrice soit immédiatement raccroché à l'évocation, en *Aen.* 6, 232-235, du tombeau de Misène et du cap qui « depuis lors, porte ce nom et, pour toujours, le garde à travers les siècles » !
- 24 En conclusion, on voit que la réflexion sur la *dispositio* qui traverse les *Interprétations Virgiliennes* peut prendre une ampleur considérable, en touchant l'épopée de Virgile dans son ensemble et, pour ainsi dire, en son « cœur ». Pour rappeler une discussion de poétique redevenue vive à l'époque augustéenne, ce qui est alors en jeu, c'est le choix virgilien d'écrire un poème qui ne soit pas « *perpetuum* », « continu » — ou qui, pour le dire avec Tiberius Donat, sache mêler continuité et variété pour éviter le *taedium*, le dégoût.
- 25 Pour revenir au(x) problème(s) de *dispositio* spécifiquement posés par le discours sur lequel j'ai choisi de me concentrer, le discours d'Ilionée à Latinus au livre 7 de l'Énéide,

ils restent principalement liés à la place qu'occupe ce discours au sein de l'échange entre l'orateur troyen et le roi des Latins : la deuxième, puisqu'ici, à la différence de ce qui se passe au livre 1 devant Didon, Ilionée ne parle pas en premier. De ce fait, son discours n'a pas d'abord le caractère officiel, formel et formalisé, que l'on aurait pu attendre : il s'agit d'abord de répondre aux questions que Latinus a posées. Ces « *quaesita* » intégraient la requête (*petitio*) dont le roi pensait bien que l'ambassadeur troyen était porteur. En répondant aussi, tout de suite, brièvement, à cette question-là (« *quid petitis* ? » « quel est l'objet de votre requête ? »), Ilionée n'aurait pas eu besoin, en somme, d'enchaîner avec tout un discours pour formuler cette requête. Or c'est pourtant ce qu'il fait à partir du vers 222 (à C.), lorsqu'il accumule des éléments devant rendre inévitable la décision de Latinus en faveur des Troyens : « *miseratio* » pour commencer, puis « *multa* », « de nombreuses choses » — y compris l'intimidation — par lesquelles il rend sa requête infaillible. Lorsque Tiberius Donat soulève ensuite un problème, à propos d'un adverbe, « *praeterea* », qui relie mal ces parties-là à la toute dernière partie du discours (sur les cadeaux), il peut donner l'impression de contribuer, malgré lui, à révéler un problème qui se pose en fait presque dès le départ : était-il encore besoin d'une *petitio* en règle, quand Latinus avait déjà presque tout promis ?

- 26 Or, si l'on considère l'utilité des vers « intercalés », d'après le commentateur, avant la fin du discours⁵⁵, on peut considérer au contraire que l'organisation de celui-ci ne fait pas vraiment problème :

- B. Dans une première partie de *narratio*, Ilionée s'applique à répondre aux questions de Latinus.
- C.-D. Puis vient une *petitio*, ouverte pour être immédiatement renforcée par une *miseratio*, avant de donner lieu à une demande explicite (à D.).
- E.-I. Tout ce qui suit peut, en fin de compte, être considéré comme relevant de la *remuneratio*.

En effet, la récompense finale des cadeaux (à I.) suit la récompense pour ainsi dire indénombrable que constituent et le surcroît de « *fama* » (v. 232) que les Troyens vaudront aux Latins et l'alliance des premiers avec les seconds (v. 231-242, E.-H.). Les cadeaux s'ajoutent donc « en outre » (« *praeterea* »), ils sont une récompense en théorie plus matérielle, mais leur valeur est en fait essentiellement symbolique.

- 27 Cela ne règle pas toutes les questions que peut soulever ce discours d'Ilionée. L'absence d'un sujet pour le verbe « *dat* » dans le même vers 242 (tout début de I., « *Dat tibi...* ») fait que la transition des précédents vers à celui-ci demeure abrupte ; et l'on ne saurait évidemment dire si le poète, révisant ces vers, aurait décidé de compléter plus que le demi-vers sur lequel, pour nous, le discours du Troyen se clôt (v. 248). Il reste que, en tant que « *petitio* malgré tout », voire en tant que véritable discours d'ambassade, le discours d'Ilionée à Latinus présente une construction cohérente, tout comme le discours d'Ilionée à Didon, lequel nourrit avec celui-ci de nombreuses ressemblances, même si sa finalité et son « genre » même sont différents⁵⁶ — du moins aux yeux de Tiberius Donat.

NOTES

1. Sur Tiberius Claudius Donat, la monographie de référence reste celle de M. Squillante-Saccone, *Le Interpretationes di Tiberio Claudio Donato*, Napoli, Società editrice napoletana, 1985. Depuis plusieurs années, M. Gioseffi et L. Pirovano, dans les nombreux travaux qu'ils ont consacrés à Tiberius Donat, ont su raviver l'intérêt pour son œuvre, en en précisant les enjeux généraux, mais aussi la richesse et la complexité sur des points ou des passages particuliers. Je citerai ici leurs études majeures : de M. Gioseffi, « *Ritratto d'autore nel suo studio. Osservazioni a margine delle Interpretationes Vergilianae di Tiberio Claudio Donato* », dans M. Gioseffi éd., *E io sarò tua guida. Raccolta di studi su Virgilio e gli studi virgiliani*, Milano, LED, 2000, p. 151-215 ; de L. Pirovano, *Le Interpretationes Vergilianae di Tiberio Claudio Donato. Problemi di retorica*, Roma, Herder, 2006. L'édition du texte de Tiberius Donat utilisée est celle de H. Georgii, *Tiberi Claudii Donati ad Tiberium Claudium Maximum Donatianum filium suum Interpretationes Vergilianae*, vol. I, *Aeneidos libri I-VI*, vol. II *Aeneidos libri VII-XII*, ed. stereot. 1905, Stuttgart, Teubner, 1969. Dans les références que je ferai à ce texte, j'indiquerai toujours le volume, la page, la ou les lignes concernées en précisant le ou les vers de Virgile auxquels les remarques de Tiberius Donat se rapportent. D'éventuelles différences entre le texte que je cite et le texte édité par Georgii ne concerneront que des éléments formels comme la présentation des lemmes, l'indication d'autonymes, parfois la ponctuation (suppression de virgules).
2. G. Highet, *The speeches in Vergil's Aeneid*, Princeton, Princeton University Press, 1972, p. 54-55, cite le commentaire de Tiberius Claudius Donat à propos des v. 229-230 (I.V. vol. II, p. 36, l. 29-p. 37, l. 4), et fait suivre cette citation d'une invitation à en prolonger la lecture : « *His remarks on the whole speech will repay reading.* » (« Ses remarques sur l'ensemble du discours valent le détour. »)
3. *Aen.* 9, 83-92, avec I.V. II, p. 197, l. 26-p. 198, l. 84.
4. *Aen.* 3, 85-89, avec I.V. I, p. 275, l. 12-28 en particulier.
5. *Aen.* 6, 365-366 avec I.V. I, p. 556, l. 3-14 en particulier. Parmi les autres passages signalés par Georgii dans son index s. u. *petendi (poscendi, precandi) ars*, on retrouve bien les deux ambassades d'Ilionée, ainsi que celle de Vénulus auprès de Diomède (I.V. II, p. 114, l. 1-7, à propos d'*Aen.* 8, 9-10), le discours d'Énée à son arrivée chez Évandré (voir surtout I.V. II, p. 133, l. 19-28, à propos d'*Aen.* 8, 127-128, également p. 136, l. 15-20, à propos d'*Aen.* 8, 144-145), la demande d'aide du même Énée à Tarchon (présentée par Virgile de manière abrégée et indirecte en *Aen.* 10, 148-153, et explicitée par Tiberius Donat dans I.V. II, p. 311, l. 24-p. 313, l. 2). Mais on trouve encore, par exemple, la demande d'aide de Vénus à Vulcain à la fin du livre 8, et la prière de Magon demandant à Énée de l'épargner au livre 10. Il va sans dire que cette « classification », s'il en est, ne correspond pas à celle que propose G. Highet dans son étude des discours de l'*Énéide* (Appendix 2, p. 305-319) : l'auteur réunit les discours « diplomatiques » dans une catégorie spécifique ; mais la catégorie des « persuasions » qu'il propose p. 313 rassemble la plupart des autres discours que Tiberius Donat fait relever de la *petitio* ; à propos du discours d'Ilionée au livre 7, le même Tiberius Donat parle d'ailleurs lui-même de « suasoire » (I.V. II, p. 36, l. 14). Signalons enfin que les discours que Servius identifie comme *petitio* ne sont pas tout à fait les mêmes que chez Tiberius Donat : s'ajoutent notamment les sollicitations des divinités inférieures par les divinités supérieures au livre 1 (Juno à Éole, Vénus à Cupidon) et, au livre 4, la mission confiée par Didon à Anna (*ad Aen.* 4, 416, Servius précise que l'analyse de la demande adressée par Didon comme une *petitio* ne fait pas consensus ; Anna se trouve en fait chargée d'une *petitio* à transmettre à Énée : voir *ad Aen.* 4, 430).
6. Sur cette étroite imbrication du démonstratif et du judiciaire, voir I.V. I, *Prooemium* p. 2, l. 7-p. 3, l. 14 (e.g.), et les remarques de L. Pirovano, « *Deformare e deformatio nel lessico di Tiberio*

Claudio Donato », dans M. Gioseffi éd., *E io sarò tua guida*, op. cit., p. 217-238, p. 217-221 ; sur l'importance du genre judiciaire dans les *I.V.*, voir G. Moretti, « The Poet in Court. Judiciary Model in Literary Criticism : the Case of Tiberius Claudius Donatus », dans A. Pennacini éd., *Studi di retorica oggi in Italia* 1997, Bologna, 1998, p. 59-71. Cf. enfin M. Gioseffi, « Ritratto d'autore... » (article cité *supra*, n. 1), p. 159-160 et n. 22.

7. Sur Ilionée, voir d'abord l'article qui lui est consacré dans l'*Enciclopedia Vergiliana* (II, p. 913-914) par G. Milanese.

8. « *Et non sine causa ipsum ubique inducit loquentem : ut enim Homerus dicit, Phorbas pater Ilionei semper Mercurio deo eloquentiae fauente pugnauit, ut Horatius 'Mercuri, facunde nepos Atlantis'. Merito ergo huic datur eloquentia.* » Nous traduisons : « Ce n'est pas sans raison qu'il le fait parler, lui, partout où il le met en scène, car comme dit Homère, Phorbas, le père d'Ilionée eut toujours, au combat, le soutien de Mercure, le dieu de l'éloquence ; ainsi dans Horace [*Odes*, 1, 10, 1] "Mercure, éloquent petit-fils d'Atlas". C'est donc à juste titre que l'éloquence lui est ici conférée. » L'édition utilisée du commentaire servien est celle de H. Hagen et G. Thilo. Les traductions sont miennes, comme pour les autres textes latins.

9. « *MAXIMVS ILIONEVS : rebus omnibus maximus, nec enim aliquid addidit. Ergo et aetate et honore et facundia et omni uirtute accipiunt.* » (« ILIONÉE, LE PLUS GRAND : le plus grand dans tous les domaines, vu qu'il n'a rien ajouté. Ainsi on comprend qu'il l'était par son âge, son statut, sa faconde, et chaque qualité. ») Ce que je reproduis en caractères italiques sont les remarques du *Servius auctus*.

10. « *Magna dicendi arte locum istum poeta complexus est...* »

11. *I.V.* II, p. 42, l. 21-24 (à propos de « *munera nec sperno* », « et je ne dédaigne pas vos cadeaux », dans la réponse de Latinus, v. 261) : « *hoc qui melius cupit aduertere ad oblationem ipsorum munerum redeat et inueniet Ilioneum in legationibus perficiendis probatissimum dixisse.* » (« Qui veut mieux remarquer cela [que la valeur des cadeaux présentés par Ilionée n'est pas le reflet de celles de Latinus et d'Énée, mais tient à la ruine de Troie à laquelle ces objets ont été arrachés] n'a qu'à revenir à la présentation des cadeaux en question, et il trouvera qu'Ilionée, dans l'accomplissement de son ambassade, a tenu un discours excellent. »)

12. Voir par exemple *I.V.* I, p. 105, l. 23-25 (à propos de « *TROES TE MISERI* », « [NOUS,] MALHEUREUX TROYENS, [NOUS] TE [PRIONS] », *Aen.* 1, 524) : « *quam cito et quam euidenter expressit et personam et fortunam suam et eius specialem significationem quam rogabat !* » (« avec quelle rapidité et avec quelle évidence il a rendu compte et de sa personne et de sa condition, et du geste précis qu'il attendait d'elle ! ») ; *I.V.* II, p. 36, l. 12-13 (par avance à propos de « *diis sedem exiguum patriis* », « pour les dieux de notre patrie, nous [demandons] une demeure modeste », *Aen.* 7, 229) : « *dehinc mira poscendi arte ipsam petitionem inducit* », « ensuite, avec un art de demander remarquable, il introduit la requête à proprement parler. »

13. Cf. ensuite la justification donnée par Didon de ce que Tiberius Donat appelle « *custodia cautior litorum* », aux v. 563-564 (voir *I.V.* I, p. 112, l. 12) : récusant l'accusation de barbarie, la reine précise que ce n'est pas pour causer la violence mais au contraire, pour la repousser – avec la hantise de l'arrivée de Pygmalion – que les hommes de son peuple ont ainsi assuré la protection des côtes du royaume (*I.V. ibid.*, l. 10-15).

14. Voir *I.V.* I, p. 108, l. 3-7 : « *ecce omnem qua laborabat inuidiam uiolentiae purgatis ad plenum partibus suis retorquet in partem calumniantium usus anticategoria.* » (« Vois : toute l'accusation de violence qui le mettait en difficulté, une fois qu'il a complètement justifié son camp, il la rejette, en usant de la contre-accusation, sur la partie des calomniateurs. ») Sur l'emploi de ce terme d'*anticategoria* et l'analyse que fait ici Ilionée, voir L. Pirovano, *Le Interpretationes Vergilianae...*, op. cit., p. 60-68.

15. Au fil du discours, le ton monte, pourrait-on dire, ou plutôt, comme le dit Tiberius Donat lui-même, l'orateur renonce à la subtilité dans ses attaques. C'est ce qui est constaté à propos du passage des v. 539-541 aux deux vers suivants, 542-543, où, en effet, Ilionée n'observe plus de distinction entre Didon et son peuple (il emploie alors la deuxième personne du pluriel : « *si genus*

humanum et mortalia temnitis arma... », « si vous tenez en mépris le genre humain et les armes des mortels »). Je cite I.V. I, p. 109, l. 4-11 : « *perseuerat in hac subtilitate dicendi ut inhumanitatis inuidia etiam ipsam Didonem oblique criminetur. Nam cum de iis queritur quos imperio Dido retinebat et regno, ipsam quoque adpetit et culpat a qua iussa mandataque proficisci dubitari non poterat. Vsque adeo hoc uerum est ut relictis subtilitate in ipsius quoque reginae personam inuidiam omnem posterius torserit.* » Traduction : « il continue à faire preuve de subtilité dans son discours : en les accusant de ne pas se comporter en hommes, c'est aussi Didon elle-même qu'il incrimine indirectement. De fait quand il se plaint de ceux que Didon avait sous son pouvoir en tant que reine, c'est elle-même qu'il cherche à atteindre, et il accuse celle dont – cela ne faisait aucun doute – ordres et mandats émanaient. Cela est si vrai que, laissant de côté la subtilité, il a plus tard tourné contre la personne de la reine même toute l'accusation. » Dans la réécriture de l'Énéide qu'il offre au sein de ses *Souvenirs d'Énée* (Québec, Fides, 1999, p. 122), l'écrivain québécois J. des Gagniers interprète de façon tout à fait intéressante le discours d'Ilionée : il le lit comme un discours « impétueux », qui aurait eu de quoi « déplaire à une souveraine », mais dont la brusquerie a fini par faire sourire étant donné le grand âge de l'orateur, également qualifié de « maladroit ».

16. Tiberius Donat insiste, à propos de l'apostrophe initiale « *Dardanidae* » (*Aen.* 7, 195), sur l'âge et l'expérience de Latinus, qui expliquent que ce dernier identifie son interlocuteur immédiatement et sans hésiter. La fameuse version qu'il donne ensuite des origines de Dardanus le rend capable d'interpréter l'arrivée des Troyens sur le sol latin comme un retour aux origines. Les avertissements divins qu'il a reçus lui font peut-être déjà soupçonner que l'arrivée de ces Troyens n'est pas aussi accidentelle qu'il le suppose au début de son premier discours (*Aen.* 7, 199-201). Tout ceci risque potentiellement d'appauvrir le discours d'Ilionée, de le rendre moins simple en tout cas, s'il relève le défi d'éviter de répéter.

17. « *Licet ille [Latinus] interrogationem suam releuauerit offerendo Troianis quae fuerant petituri, tamen respondendum omnibus fuit.* » (« Même s'il a allégé son interrogatoire en offrant aux Troyens ce qu'ils avaient projeté de lui demander, il ne fallait pas moins répondre sur chaque point. »)

18. Cf. en particulier la remarque que Tiberius Donat fait à propos du début du discours d'Amata à Latinus au livre 7 : elle ne dote pas ce discours de « *principia* » et elle ne devait pas le faire, parce que ces débuts ne sont nécessaires que s'il s'agit de s'exprimer devant un étranger, pour le rendre attentif, bienveillant et docile (*I.V.* II, p. 58, l. 7-11). Le type de discours pour lequel l'absence de *principia* est naturellement admise est l'*inuectio*, le discours d'invectives : Tiberius Donat le souligne à propos du discours de Neptune contre les vents, et ajoute que cette « *oratio* » n'a ni cohérence ni ordre parce qu'elle est uniquement du domaine du pathos (*I.V.* I, p. 35, l. 27-28 et 22-25). Le discours d'Énée à Évandre au livre 8 s'ouvre, quant à lui, certes, sur un éloge par lequel le héros rend le roi, « à qui il allait demander un bienfait », bienveillant ; mais Tiberius Donat a auparavant souligné la grande familiarité instaurée tout de suite entre les deux hommes : Énée ne s'abaisse pas devant Évandre (comme on l'attend lors d'une *petitio*, voir *I.V.* II, p. 370, l. 17-19), mais parle en roi à un autre roi ; et il formule un « *familiares loquendi exordium* » (un exorde familial, pour un discours qui tient plus de la conversation) pour prouver qu'il est vraiment venu en ami auprès de ces Grecs (*I.V.* II, p. 133, l. 19-23).

19. Éloge de la « *breuitas* », « brièveté », de Virgile et explicitation de toutes les significations que Virgile est parvenu à placer dans ses expressions très denses : ce sont deux principes constants des *Interprétations Virgiliennes* ; la « *loquacitas* », « loquacité », revendiquée par le commentateur est son principal instrument pour mener à bien cette explicitation. Voir *I.V.* I, *Prooemium*, p. 4, l. 15 sqq. et, dès le commentaire de l'*incipit* du poème (*ibid.* p. 7, l. 2-3) : « *ARMA VIRVMQVE CANO : in hac breuitate et angusta propositione multa complexus est* » (« dans une proposition si brève et si resserrée, il a fait tenir beaucoup de choses »). S'agissant du discours d'Ilionée, le commentateur

du « *principium* » si bref, réduit à l'apostrophe élogieuse adressée au roi, occupe presque une page dans l'édition Georgii, et s'ouvre sur ces mots (I.V. II, p. 33, l. 8-10) : « *hoc est enim principium. Quod est breuissimum, si uerba considerentur, si uero breuitatis intellectum placeat considerare, inuenimus late diffusum* » (« voici en effet l'entrée en matière. Elle est très brève, si l'on ne considère que les mots, mais si nous voulons bien considérer le sens contenu dans cette formule si brève, nous découvrirons qu'elle est amplement étendue »).

20. Comme on va le voir ensuite, selon Tiberius Donat, la *petitio* aurait dû être formulée ici, tout de suite après cette phrase qui l'amorce.

21. Il ne s'agit plus à proprement parler de questions, mais les hypothèses ainsi formulées par Latinus prolongent son interrogation sur ce qui a conduit les Troyens sur ses rivages.

22. La situation est à l'inverse de celle du livre 1 où Ilionée avait dû souligner que ce n'était pas volontairement que les Troyens étaient arrivés en terre de Carthage, et que l'Hespérie était leur destination. Cf. e.g. I.V. I, p. 105, l. 524-6 (à propos de « *uentis maria omnia uecti / oramus* », « portés par les vents sur toutes les mers, nous [te] prions », *Aen.* 1, 525-6) : « *ut appareret illos ad illa litora non sponte, sed necessitate esse delatos* » (« pour faire apparaître qu'ils n'avaient pas été portés sur ces rivages de leur plein gré, mais par la nécessité »).

23. Tiberius Donat rappelle un peu plus loin, à propos de « *suprema* » dans « *Iouis de gente suprema* » (v. 220) le v. 49 et la mention de l'« *ultimus auctor* » du sang de Latinus, Saturne. Ilionée semble aussi prendre en compte les v. 203-204, où Latinus invite les Troyens à ne pas dédaigner le peuple de Saturne.

24. Tiberius Donat est soucieux de préciser qu'Ilionée ne contredit pas Latinus en insistant sur Jupiter ancêtre des Troyens. Je cite sa remarque dans I.V. II, p. 34, l. 23-28 : « *confirmandae ueritatis causa eandem rem non semel, sed secundo et tertio repetiuit nominans Iouem, quo nullus potior esset; Iouis, inquit, caput est generis nostri. Ecce non recusauit Dardanum, sed posterioris hunc temporis dixit et non a Dardano coepisse Troianorum genus, sed a Ioue, qui esset diis omnibus potior* » (« pour en affirmer la vérité, il a exprimé la même chose non pas une fois, mais deux et même trois en nommant Jupiter, dont personne n'égalait la puissance ; Jupiter, dit-il, est l'origine de notre race. Ainsi il n'a pas refusé Dardanus, mais il a dit que ce dernier était d'une époque ultérieure et que ce n'est pas avec Dardanus qu'a commencé la race des Troyens, mais avec Jupiter, qui était le plus puissant de tous les dieux »). L'appréciation de la réponse d'Ilionée sur cette présentation de la généalogie varie selon les commentateurs : on lit ainsi dans l'*Explicatio* de J. L. de La Cerda (*P. Vergilii Maronis posteriores sex libri Aeneidos argumentis explicationibus notis illustrati*, Lyon, 1617) pour ce discours du Troyen (Sc) que « de façon tacite, Latinus est corrigé par Ilionée. »

25. Il ne l'est plus, assurément, lorsque, dans l'avant-dernière partie de son discours, Ilionée mobilise à son tour le nom du personnage, et assume son origine italienne de manière à montrer qu'en venant dans le Latium, les Troyens sont conscients de faire un retour aux sources, voire de rentrer chez eux : voir *Aen.* 7, 240-242 et I.V. II, p. 38, l. 14-17.

26. Tiberius Donat est en train de commenter les trois premiers vers du discours d'Énée à Hélénus (*Aen.* 3, 359-361) : « *Praecepta quoque rhetoricae disciplinae non omisit; nam qui necessaria poscebat debuit demonstrare posse illum quod petebatur monstrare perindeque non esse difficile quod esset largiturus, damnosum quoque non esse nec turpe si id diceret quod eius ore sine ipsius pudoris detrimento numina praenuntiare uoluissent, honestum uero et religiosum, ut ciuis in rebus dubiis et periculosis instrueret ciuem.* »

27. Ilionée a déjà formulé « l'essentiel de sa demande » au début de son discours, après les « *principia* » et une « *purgatio* » (« justification ») faite pour montrer que les Troyens n'ont pas mérité les violences qu'ils ont subies (I.V. I, p. 105, l. 19-23) ; là aussi, Tiberius Donat souligne rapidement que la requête formulée par le Troyen est juste et qu'elle n'implique pas de dommage pour celle qui va la satisfaire (*ibid.* p. 105, l. 31-p. 106, l. 1) : « *incipit iam summa petitionis simili breuitate collecta, tam iusta tamque sine praestantis detrimentis expressa...* » (« maintenant commence l'essentiel de la requête, rassemblée selon une brièveté comparable, si juste et si bien représentée

comme étant sans dommages pour le bienfaiteur ». À propos du même vers (*Aen.* 1, 551), Servius précise que la *petitio* est « *iusta* », tandis que Servius *auctus* perçoit une touche d'hostilité dans le fait de montrer « à quel point ce qu'on demande est peu de choses » (il s'agit – seulement – d'amener à terre une flotte qui a été – déjà suffisamment – maltraitée par les vents).

28. Le commentateur dit même, de façon plus générale, avant de citer le vers et de faire cette analyse (*I.V.* II, p. 36, l. 12-15) : « *dehinc mira poscendi arte ipsam petitionem inducit ostendens negandam non esse, facilem uero commodamque praestanti, quod in omnibus suasoriis necessarium est, quotiens aliquid postulamus* » (« ensuite avec un art de demander remarquable il introduit la requête en tant que telle, en montrant qu'on ne saurait lui opposer un refus, mais qu'elle est facile et convenable pour le bienfaiteur, ce qu'il faut faire dans toutes les suasoires, toutes les fois que nous exprimons une demande »).

29. « *Quanta laude talis petitor dignus! quantum pius erga deos et religiosus inuenitur qui omissa hominum interim causa diis primitus, quos secum Aeneas aduexerat, desiderat prouideri!* » (« Combien d'éloges mérite celui qui fait ainsi sa requête ! De quelle grande piété envers les dieux, de quel sens du sacré fait preuve celui qui, laissant de côté pour un temps la cause des hommes, désire que l'on commence par s'occuper des dieux qu'Énée avait amenés avec lui ! ») Ainsi s'exclame Tiberius Donat (*I.V.* II, p. 36, l. 20-23). Servius note également (*ad Aen.* 7, 229) : « *pia et uerecunda petitio* » (« requête pleine de pitié et de respect »).

30. « *Vnde eo res redit ut deorum facta commemoratione etiam hominibus sedes latenter postulata uideatur. Illud tamen quod ad homines pertinebat nec onerosum fuit nec aliqua ratione difficile.* »

31. Très condensée dans les vers de Virgile (*Aen.* 10, 148-153 – il ne s'agit pas d'un discours direct), cette requête d'Énée à Tarchon est développée par le commentateur, qui parvient dès lors à lui consacrer une analyse étendue et détaillée : « *quae ars in petitione sit obseruata uideamus* » (« voyons quel art a été observé dans la requête ») commence-t-il par dire dans *I.V.* II, p. 311, l. 25-26. Il imagine alors ce qu'a dû être le début du discours d'Énée, centré sur son *genus* (le seul mot que Virgile emploie ; pour Tiberius Donat, il est sûr qu'Énée s'est présenté comme fils de Vénus et petit-fils de Jupiter) ; le héros a poursuivi en disant ce qu'il demandait et ce que lui-même apportait : « *dehinc subiecit quid peteret uel quid ipse ferret : facilius enim postulata impetrat qui se ostendit oblata uicissitudine profuturum. Hic intellegendum et petitum a Tarchone auxilium et inuicem ab Aenea promissum* » (« ensuite, il a enchaîné avec ce qu'il demandait et apportait lui-même : en effet on obtient plus facilement ce que l'on a demandé si l'on montre qu'à l'occasion on pourra se rendre à son tour utile », *I.V.* II, p. 312, l. 1-5 ; Tiberius Donat prolonge ensuite cette explication en parlant précisément de Mézence).

32. Servius, lui, dans une notice où il fait le point sur la *petitio* en rhétorique et telle que la pratique Virgile (c'est-à-dire comme il faut), fait de la « *possibilitas* » (la « capacité » du bienfaiteur à accorder son bienfait) le premier temps de celle-ci. Voici cette notice, suscitée par le début du discours de Junon sollicitant Éole : « *rhetoricum est in omni petitione haec obseruare, ut possit praestare qui petitur : ut sit possibilitas, ut sit res iusta quae petitur, ut habeat modum petitio, ut sequatur remuneratio. Et sciendum est secundum hunc ordinem omnes petitiones formare Vergilium, ut in hoc loco possibilitas est 'et mulcere dedit fluctus et tollere uento' ; iusta petitio est 'gens inimica mihi' – omne enim quod contra inimicos petimus iustum est ; modus petitionis est 'et dissice corpora ponto' ; remuneratio 'sunt mihi bis septem praestanti c. n.'* » (« en rhétorique, voici ce à quoi il faut être attentif dans toute requête, de sorte que celui à qui elle est adressée puisse la satisfaire : qu'il ait la capacité de le faire, que l'objet de la requête soit juste, que la requête ait une mesure, qu'une récompense la suive. Et il faut savoir que Virgile façonne toutes les requêtes suivant ce plan, de sorte que dans ce passage la capacité est "a donné d'apaiser les flots et de les soulever avec le vent", la justice de la requête, "une race qui est mon ennemie" – car tout ce que nous demandons contre nos ennemis est juste, la mesure de la requête, "et disperse leurs corps dans la mer" et la rémunération, "j'ai avec moi deux fois sept nymphes au corps magnifique" »).

33. « *denique etiam ad Diomedem miserunt Venulum, qui auxilium poscat et, quoniam petendi ars illa prima est, ut id quod petendum est ostendatur etiam illi profuturum qui dederit, mandata ad ipsum portet quibus et mouere hominem et inpetrare posset quae uolebat.* »

34. « *nec in hac parte morem suum poeta deseruit ; primo enim dicit cur petat, pro qua petat, tunc uenit ad illud quod ex necessitate poscendum est.* »

35. Voir I.V. II, p. 197, l. 27-p. 198, l. 6.

36. « *Debit procul dubio principiis subnectere desiderii summam, sed non fecit. Oportuit enim ut rem arduam petitura primo causas insereret iustae petitionis, ut mereri facilius posset. Quod obseruandum est, quotiens in materiis talis locus occurrerit. Si enim primo dixeris quid petas, perturbas audientem petitionis forsitan iniquitate ut iam non admittat causas adserentem ipsius desiderii ; quocirca incipit dicere cur petat et petitionis speciem seruat ad finem.* »

37. « *TROIVS AENEAS TVA NOS AD LIMINA MISIT : debuit hoc loco subiungi causa propter quam missi uidebantur, sed causam causae primo subiecit, ut procurata miseratione facilius quod optabat eliceret. Idcirco dilata petitione subnexuit QUANTA PER IDAEOS SAEVIS EFFVSA MYCENIS TEMPESTAS IERIT CAMPOS...* »

38. Relativement nombreux sont les cas où *petitio* et *miseratio* se rejoignent, d'après Tiberius Donat, dans l'Énéide : à côté d'un cas « évident » comme la prière de Palinure demandant à Énée de l'arracher à son triste sort au livre 6 (*Aen.* 6, 365 avec I.V. I, p. 556, l. 3-5) – dans ce cas, l'appel à la pitié intervient tout de suite, il est comme au fondement du discours – on peut mentionner le cas très intéressant du discours de Vénus à Cupidon à la fin du livre 1 (ce discours n'est pas explicitement désigné comme *petitio* par Tiberius Donat, qui tend cependant à le décrire comme tel) ; là, c'est au début de la *narratio*, après un exorde complet, que la déesse sollicite la *pietas* fraternelle de Cupidon et lui présente le sort d'Énée d'une manière qui suscite la pitié (*Aen.* 1, v. 667-669, avec I.V. I, p. 132, l. 8-10 en particulier). Dans son discours à Vulcain au livre 8, Vénus utilise aussi l'appel à la pitié, mais là où on l'attend sans doute le plus : la péroration (voir *Aen.* 8, 385-386, avec I.V. II, p. 171, l. 16-17 ; la remarque de Tiberius Donat rappelle alors celle qu'il consacre à la *miseratio* en conclusion du discours d'Ilionée à Didon au livre 1 – citée n. 45 *infra* – : « *epilogica dictio, quam idcirco ad finem distulit, ut melius partis miserationis impleteret* », « formule d'épilogue qu'il a différée jusqu'à la fin pour mieux satisfaire le rôle de la pitié »).

39. Les références à Ménandre le rhéteur et à Cicéron (ainsi qu'à la *Rhétorique* à Hérénnius) sont faites par G. Milanese, « Ilioneo » (article cité en n. 7), p. 914. L'auteur s'intéresse en effet surtout à l'application par Virgile/Ilionée des préceptes rhétoriques relatifs à l'exorde et à la *commiseratio*. Dans son commentaire du discours d'Ilionée au livre 7, N. Horsfall (*Virgil. Aeneid 7. A commentary*, Leiden/Boston/ Köln, Brill, 2000, p. 170, ad *Aen.* 7, 213-248) ne parle de fait que de *commiseratio*, en s'étonnant que G. Milanese la dise brève, conformément, là encore, aux préceptes des rhéteurs (*Rhet. Her.* 2, 50), alors que la réponse d'Ilionée est deux fois plus longue que le discours de Latinus. Mais cette réponse n'est pas qu'une *commiseratio*.

40. Cf. la description que Cicéron donne de ce qui, dans son exposé, constitue le cinquième « *locus misericordiae* » (*De inu.* 1, 55, 107) : « *per quem omnia ante oculos singillatim incommoda ponuntur, ut uideatur is qui audit uidere* » (« [le cinquième lieu est celui] par lequel tous les malheurs sont exposés devant les yeux, un à un, si bien que l'auditeur a l'impression de les voir »).

41. En employant cette métaphore, Virgile met en œuvre une association traditionnelle qui lie intimement les deux thèmes majeurs de l'épopée héroïque : le voyage (et les péripéties qu'il peut contenir) et la guerre. Au sein du discours d'Ilionée, cette image de la tempête peut s'entendre en réponse aux questions initiales et aux hypothèses de Latinus (voir le v. 199 : « *siue errore uiae seu tempestatibus acti* », « que vous ayez été poussés par une erreur de trajectoire ou par des tempêtes ») ; mais elle peut aussi stimuler une représentation mentale particulière (sous la forme d'un cataclysme universel) de la guerre de Troie.

42. I.V. II, p. 35, l. 17-23 (après citation des v. 222-227) : « *quae calamitas oppressit Troiam ex ordine fuerat referendum, ut posset ex duris aduersisque moueri miseratio, sed remouendae fuerant morae, ut mature posset effectus legationis impleri. Vtramque igitur temperat partem ut tangat haec nec tamen in*

ipsis diutius commoretur, usus compendio relationis et ei qui maiorem miserationis moueret adfectum » (« il lui fallait rendre compte, dans l'ordre, de la catastrophe qui avait frappé Troie, afin que la pitié puisse être suscitée sur la base de ces événements rudes et contraires, mais il fallait écarter tout retard, pour que la mission d'ambassade soit vite remplie. Ainsi il mesure chaque partie de manière à mentionner ces événements sans cependant s'attarder trop longuement sur eux : il abrège son compte rendu même pour ce qui était susceptible de susciter un plus grand sentiment de pitié »). Dans le discours d'Ilionée à Didon, la *miseratio* est la fonction qui « sauve » une partie qui pourrait être tenue pour une description source d'un retardement ou *mora* malvenue : voir I.V. I, p. 107, l. 29-30. La partie en question est une « description » de la tempête – de même qu'au livre 7, même si la tempête est alors une métaphore pour la guerre de Troie.

43. Cf. G. Milanese, « Ilioneo », article cité, p. 914, qui renvoie à J. Martin, *Antike Rhetorik, Technik und Methode*, München, 1974, p. 161.

44. « *sin absumpta salus et te, pater optime Teucrum, / pontus habet Libyae...* » Tiberius Donat commente (I.V. I, p. 110, l. 26-29) : « *epilogis dehinc concludit hanc partem ostendens solum posse Aenean Italiam filio obtinere et fecit apostropham, ut animum Didonis ad miserationis partis urgeret* » (« à partir de là il a conclu cette partie par des formules d'épilogue, montrant que seul Énée pouvait obtenir l'Italie pour son fils, et il a fait une apostrophe pour pousser l'esprit de Didon au rôle de la pitié »).

45. C'est la quatrième et dernière partie dans le plan de *petitio* rapporté par Servius *ad Aen.* 1, 65 (voir *supra*, n. 32). Le silence des commentateurs anciens sur ce point doit peut-être inciter à penser que l'absence d'une péroraison en bonne et due forme dans le discours d'Ilionée au livre 7 n'est pas problématique, ou n'était pas en tout cas perçue comme telle dans l'Antiquité. Le « problème » a été soulevé par G. Highet, *The speeches...*, p. 55 (relayé par G. Milanese, « Ilioneo », article cité).

46. Voir ce qui en a été dit *supra* et, de nouveau, l'analyse de L. Pirovano, *Le Interpretationes Vergilianae...*, *op. cit.*, p. 63 *sqq.*, où l'auteur recourt au commentaire de J. L. de La Cerda (qui a lu Tiberius Donat) pour montrer comment il explicite la nature double, *i.e.* délibérative et judiciaire, du discours d'Ilionée au livre 1.

47. Et précisons ici la façon dont Tiberius Donat analyse le discours d'Ilionée à Didon : « *principia* », « entrée en matière » (*Aen.* 1, 522-523) ; « *purgatio* », « justification » (*Aen.* 1, 524) ; « *summa petitionis* », « essentiel de la requête » (*Aen.* 1, 525-6) ; « *adsertio innocentiae cum probatione sua* », « affirmation d'innocence avec argumentation propre » (*Aen.* 1, 527-529) ; « *anticategoria* », « contre-accusation » (*Aen.* 1, 530-550) ; « *summa petitionis* », « essentiel de la requête » (*Aen.* 1, 551-552) ; « *epilogus cum apostropha* », « épilogue avec apostrophe » (*Aen.* 1, 553-558). Cf. L. Pirovano, *Le Interpretationes Vergilianae...*, *op. cit.*, p. 61.

48. Je tiens compte dans la traduction de la délimitation du lemme qui suppose que Tiberius Donat fait de Dardanus aussi le sujet de « *repetit* », ce que confirme son interprétation (I.V. II, p. 38, l. 14-16).

49. Voir *supra* n. 32.

50. « *“Praeterea” importune positum uidebitur, quoniam nihil fuerat ante datum, si intellectus multorum interpositione confusus non reseretur. Huius igitur aperiendi causa narrationis superiora repetamus retrahentes quae narrationem diuiserunt: ‘Troius Aeneas tua nos ad limina misit, dat tibi praeterea fortunae parua prioris munera, reliquias Troia ex ardente receptas’. Ecce dictionis integritas: misit nos Aeneas ut rogaremus te, praeterea dat tibi munera.* »

51. La tension entre ces deux conceptions du récit m'est apparue au cours d'un travail sur la *uariatio* chez Virgile d'après ses commentateurs antiques, présenté lors du colloque « *Variatio, l'aventure d'un principe d'écriture de l'Antiquité au XXI^e siècle* », organisé par H. Vial à l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand les 25, 26 et 27 mars 2010. Je voudrais prolonger ce travail par une étude centrée sur Tiberius Donat, où je prendrai en compte tous les cas où le commentateur suggère ainsi de mettre de côté quelque chose du texte de Virgile, ou bien où il

laisse entendre que telle partie du récit a un caractère superflu – sorte de reconstitution du *carmen* vraiment « *perpetuum* », du « poème continu », qu'aurait pu être l'*Énéide*. Pour donner un exemple de la « tension » que j'ai mentionnée, je prendrai le cas des transitions : celles-ci – toutes les expressions pouvant être analysées comme telles – peuvent être présentées positivement comme des moyens d'introduire de la variété dans le récit, pour bannir tout sentiment de lassitude chez le lecteur (c'est le cas des v. 337-339 qui marquent une pause dans le discours d'Évandre à Énée : I.V. II, p. 163, l. 1-3) ; mais ailleurs, Tiberius Donat résiste devant la possibilité que Virgile ait pu, à tel endroit, placer une transition, autrement dit, inaugurer une autre section du récit, quand celui-ci doit être « *unum et coniunctum* » (I.V. I, p. 209, l. 1, et plus largement p. 208, l. 26-p. 209, l. 6 : le cas discuté est celui du v. 437 du livre 2 et de ce qui sépare apparemment la mention de la mort de plusieurs Troyens réunis autour de Corèbe, ainsi que du prêtre Panthus, et la mention du départ d'Iphitus, de Pélidas et d'Énée lui-même en direction du palais de Priam).

52. « *Tu quoque litoribus nostris, Aeneia nutrix, / aeternam moriens famam, Caieta, dedisti* » (« Toi aussi, nourrice d'Énée, tu as donné, en mourant, une renommée éternelle à nos rivages, Caiète », *Aen.* 7, 2).

53. « *fortassis aliquis putet inproprie caput libri constituisset Vergilium ideo quia dixit 'tu quoque' cum ante hunc uersum nullum nominasse uideatur.* »

54. « *Hoc aestimant qui interiecta nesciunt retrahere ut quod ad tempus separatum est iungant.* »

55. Cette « utilité » réside notamment dans le fait qu'Ilionée conforte ici et les pressentiments de Latinus à propos des étrangers arrivés sur son sol, et ce que lui-même a dit à propos de la raison de leur venue dans le Latium : au « *consilio* » (« par dessein ») du v. 216 succèdent ainsi, de manière insistante, les « *fata deum* » (« les arrêts des dieux », v. 239, cf. aussi « *fata* » v. 234) et un dieu lui-même (Apollon, aux v. 241-242).

56. Le discours d'Ilionée au livre 1, lu par Tiberius Donat, semble au fond bien plus relever du judiciaire que du démonstratif.

AUTEUR

SÉVERINE CLÉMENT-TARANTINO

Université Lille 3 Charles de Gaulle, Halma-Ipel UMR 8164 (CNRS, Lille 3)